« La *Révolution* est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux ; on vous avertit dès le premier pas ; mais la loi est prononcée. Il faut avancer toujours : je voudrais retourner sur mes pas ; marche, marche.... un poids invincible, une force invisible vous entraîne il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines vous fatiguent et vous inquiètent dans la route ; encore, si je pouvais éviter ce précipice affreux : non, non, il faut marcher, il faut courir ; Telle est la rapidité du mouvement qui vous entraîne : on se console pourtant, on espère arrêter ; marche, marche.... Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; trace effroyable, inévitable ruine.... Toujours entraîné, on approche du gouffre affreux; tout se ternit, tout s'efface ; l'ombre de la mort se présente, on commence à sentir l'approche du gouffre fatal : mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarent ; il faut marcher, on voudrait retourner en arrière ; plus de moyens ; tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé. . . . . »

Un poète allemand a reproduit la même pensée que Bossuet sous le voile de l'allégorie : Bürger aussi a peint des couleurs les plus vives l'entraînement des passions. La ballade de Léonore ne semble qu'un conte de revenans, mais ce conte de revenans n'est qu'une image effrayante de notre position. Lénore, c'est la France ; le spectre, c'est la révolution : comme Lénore, la France est emportée par un mouvement irrésistible, vers un précipice qu'on lui cache, mais qu'elle pressent. Ah ! les peuples emportés par les révolutions, vont vîte, parce que, comme les morts, ils n'ont qu'un seul mouvement, la chute ; qu'un seul point d'arrêt le tombeau.

M. Henri Fonfrède a développé cette allégorie d'une manière frappante :

« La France, dit-il, ressemble à cette fiancée blasphématrice d'une ballade allemande, elle s'élance sur le coursier du fantôme qui l'emporte à travers les champs, sous une lune pâle et glacée : l'horison fuit et recule dans des ténèbres mouvantes : quand nous arrêterons-nous ? dit-elle toute éperdue. — Marchons, marchons, répond le fantôme en pressant sa course : les morts vont vîte. — Quand nous arrêterons-nous, répète-t-elle encore d'une voix plus faible ? — Les morts vont vîte, répondit-il, de nouveau, plus rapidement emportés..... Ils arrivent enfin, les grilles du cimetière se brisent devant eux, et tous les deux s'engloutissent dans la fosse humide qui leur sert de couche nuptiale. »